

Charlotte *for ever*
***La petite voleuse* de Claude Miller**

Gérard Grugeau

Numéro 42, printemps 1989

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/22433ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Grugeau, G. (1989). Compte rendu de [Charlotte *for ever* / *La petite voleuse* de Claude Miller]. *24 images*, (42), 52–53.

LA PETITE VOLEUSE

DE CLAUDE MILLER

CHARLOTTE FOR EVER

par Gérard Grugeau



La petite voleuse aux arrêts.

O rpheline depuis 30 ans de François Truffaut et de Claude de Givray, ses pères spirituels (la petite voleuse devait être des *400 coups*, voir entretien avec Claude Miller dans ce numéro), Janine Castang aurait pu rester un de ces beaux personnages en quête d'auteur. Grâce au producteur Claude Berri, elle a trouvé aujourd'hui en Claude Miller un père adoptif à la hauteur des rêves de son adolescence écorchée.

La petite voleuse, ou «la naissance de la féminité et de la coquetterie chez une jeune délinquante» (selon Truffaut), préside à la rencontre heureuse d'un triple désir. Celui d'un personnage avide de mordre dans l'existence avec toute l'impudence de ses 16 ans, celui d'une étonnante comédienne prête à payer le prix de l'innocence perdue pour accéder à la maturité (Charlotte Gainsbourg) et, enfin, celui d'un cinéaste attaché à célébrer la fusion miraculeuse du cinéma et de la vie.

Bien sûr, l'ombre de Truffaut, de qui Miller a été l'ami et le proche collaborateur, plane sur *La petite voleuse*. Il y est question de l'apprentissage amer de l'adolescence, d'éducation sexuelle et sentimentale, de nourritures spirituelles (la connaissance par les livres), d'une petite musique de l'impalpable, d'une conception de la mise en scène refusant les effets de caméra pour aller à l'essentiel. Comme par jeu, Claude Miller émaille également son récit de citations truffaldiennes («le repas frugal» de *L'argent de poche*, la mer des *400 coups*, le nom de Michel

Davenne dans *La chambre verte...*). Jusqu'au Rollei de Janine qui renvoie directement au destin de Truffaut, sauvé de la délinquance par sa rencontre avec Bazin et le cinéma.

Cependant, le grand mérite du film de Claude Miller tient à la justesse de ton que sa caméra attentive à la vérité intime des êtres parvient à maintenir d'un bout à l'autre du récit, sans dérapages majeurs. Un ton qui repose sur la technique du contrepoint et qui allie gravité et humour, tout en se faisant porteur d'une tonifiante énergie vitale dès la chanson du générique. Cet univers des chansons enfantines rappelle — en moins pamphlétaire — celui du Jean Vigo de *Zéro de conduite*. Écho que l'on retrouve d'ailleurs dans l'émouvant plan-caméra de Raoul (Simon de la Brosse) en partance pour l'Indochine — rêve ou réalité? — qui témoigne comme chez Vigo de «ce point de l'esprit où le réel et l'imaginaire cessent d'être perçus contradictoirement».

La petite voleuse est tout entière habitée par l'idée de cinéma. Le cinéma comme lieu de rencontre amoureuse entre Janine et Michel (excellent Didier Bezace) ou comme lieu de refuge, quand l'âpre réalité de la vie prend le pas sur l'absolutisme de l'adolescence. Le cinéma évoqué, c'est celui du début des années 50, celui du renouveau de l'après-guerre, dans lequel Miller ancre son récit en s'efforçant de retrouver le grain des souvenirs «en noir et blanc» de son enfance et la couleur du langage d'alors («épatant,

vachement, Tarzan dans les mines de gryère»). Chansons populaires et actualités d'époque, intégrées avec un bonheur inégal, contribuent par ailleurs à restituer un réel dont le rendu n'échappe que partiellement à la nostalgie perverse de l'effet rétro. À force de ruptures, le récit perd alors de sa respiration intérieure. Les années 50 apparaissent également comme le point de filiation du cinéma de Claude Miller: la fameuse qualité française tant décrite par la Nouvelle Vague. Un scénario bétonné, de même que l'extrême soin apporté aux seconds rôles et à la texture fragile des dialogues (trop bien ciselés?) constituent ici autant de gages de cette qualité française. Une qualité que certains débordements pulsionnels (séquence de la maison de redressement) viennent perturber salutairement en faisant surgir un au-delà de l'image. Et, puis, bien sûr, *La petite voleuse*, c'est Charlotte Gainsbourg. Charlotte, miroir ardent de notre adolescence perdue. Charlotte vulnérable, butée, impudique... Charlotte for ever. L'éclosion d'une étoile, «le luxe de la vie» en 24 images/seconde. ●

LA PETITE VOLEUSE

France. 1988. Ré.: Claude Miller. Scé.: Adaptation du scénario de François Truffaut et Claude de Givray par Claude Miller, Luc Béraud et Annie Miller. Ph.: Dominique Chapuis. Mont.: Albert Jurgensen. Mus.: Alain Jamy. Int.: Charlotte Gainsbourg, Didier Bezace, Simon de la Brosse, Raoul Billeray, Chantal Bandier. 110 minutes. Couleur. Dist.: Malofilm.

Simon de la Brosse et Charlotte Gainsbourg.

